



En conversation: Edgar Hagen (à gauche), auteur du film «Someone beside you» et Eric Chapin, psychothérapeute expérimenté pour le projet Windhorse.

Photos: BK

Entretien au sujet du film «Someone beside you» «Du rêve vers la réalité»

«Someone beside you» est le résultat d'une longue étude du cinéaste et philosophe Edgar Hagen sur le thème de la psychose. Dans l'entretien qui suit, l'auteur et le psychothérapeute Eric Chapin s'expriment sur le film et sur l'histoire de sa création et apportent leurs points de vue sur les aspects essentiels du phénomène «psychose». Chapin travaille depuis plus de 30 ans avec des patients psychotiques et a passé 13 années sur le projet Windhorse à Boulder, où une partie du film a été tournée.

Animation de l'entretien:
Bruno Kesseli

BMS: Monsieur Hagen, vous êtes cinéaste et philosophe. Le thème de la psychose auquel vous vous intéressez depuis un certain temps déjà n'est pas un objet traditionnel de la philosophie. Comment expliquez-vous votre intérêt pour ce sujet?

Edgar Hagen: La philosophie telle qu'on la pratique sous nos latitudes évolue généralement dans un espace relativement abstrait, elle n'a pas d'application directe. Je trouve en revanche passionnant d'accoler des questions philosophiques à une réalité de la vie. Si l'on considère la philosophie de l'existence, on peut très facilement interpréter la psychose comme une forme extrême de l'existence humaine. Les confins de l'humanité, en particulier lorsqu'il s'agit de problèmes éthiques radicaux, me passionnent depuis que j'ai l'âge de penser. C'est ainsi que la réflexion

cinématographique sur le thème de la psychose ne constitue qu'une poursuite d'une étude de long terme sur les états mentaux extrêmes. Finalement, elle correspond à une tentative de comprendre l'existence humaine dans sa globalité.

Il existe divers types de situations mentales extrêmes. Avez-vous connu personnellement un événement déterminant qui a plus particulièrement mis en lumière l'expérience psychotique?

Hagen: J'ai tout d'abord senti, avec une intensité toujours plus marquée que j'évoluais aux confins de la peur. En particulier la peur des personnes qui sont exclues. Il y a peut-être eu, effectivement, un incident clé: lorsque je faisais mes études à Berlin (j'y suis resté jusqu'en 1987), je

passais tous les jours devant une soupe populaire où quelque 200 marginaux attendaient aux alentours de midi. Cette scène m'a beaucoup touché. Un jour, je me suis mis dans la queue et j'ai passé le seuil. Entrer dans ce local, vaincre la peur d'un phénomène inconnu, fut pour moi déterminant. Le monde qui s'ouvrait à moi était infiniment vivant, coloré et différent de ce que j'attendais. J'ai eu alors le souhait de faire connaître ces mondes inconnus à d'autres personnes.

En 1998, vous avez réalisé votre premier travail de cinéaste sur le thème de la psychose. Il s'agissait du court-métrage documentaire «Dorothea Buck – vom Wahn zum Sinn».

Hagen: Faire la connaissance de Dorothea Buck en 1994 a été pour moi un nouvel événement majeur. Elle a réussi à me faire comprendre, de manière unique en son genre, les dimensions qui s'ouvrent avec une psychose. J'ai ainsi eu, grâce à elle, l'accès à un monde que nous ne comprenons par en temps normal, même s'il est présent en chacun de nous.

Essayons de définir cet univers de manière un peu plus précise Monsieur Chapin. Voilà plus de 30 ans que vous travaillez avec des patients psychotiques. A votre avis, existe-t-il une «essence de la psychose»?

Eric Chapin: Ce n'est pas une question facile. L'expérience psychotique possède tellement de dimensions qui permettraient de l'aborder. L'étude scientifique du phénomène de la psychose se focalise généralement sur la biologie du cerveau. Les découvertes ainsi obtenues sont très importantes et nous les intégrons dans notre travail. Pour le projet Windhorse, nous nous focalisons toujours plus sur l'interactivité entre la subjectivité et la biologie. Nous en sommes arrivés à la conclusion que l'expérience subjective de la folie, de l'aliénation, est en soi un facteur essentiel qui perturbe les fonctions biologiques du cerveau. L'expérience subjective de la psychose génère un déséquilibre biologique. L'individu psychotique recherche des stratégies qui lui permettront d'améliorer son état. Généralement, ces techniques utilisées de manière inconsciente renforcent encore le dysfonctionnement plutôt qu'elles ne l'améliorent. Elles apportent la maladie et non la santé. Ce déséquilibre est le résultat d'une logique que l'on peut comprendre et étudier.

Cela paraît clair, mais un peu abstrait. Pourriez-vous concrétiser ces réflexions par quelques exemples?

Chapin: Il sera peut-être utile de considérer la chose à l'envers. Lorsque nous travaillons avec des personnes psychotiques, nous essayons, par

différentes techniques, d'apaiser leur esprit en ébullition. Selon le patient, nous utilisons la méditation, le Tai-chi, le jogging ou une activité élémentaire comme ranger sa chambre. Les patients recherchent également eux-mêmes de telles stratégies mais ils ne font qu'empirer ainsi leur état. Au lieu de se calmer, ils paniquent ou deviennent agressifs. Il faut mettre en place alors un soutien thérapeutique.

Dans le film, diverses déclarations dont les vôtres, établissent des parallèles entre l'expérience psychotique et le rêve.

Chapin: En réalité, le rêve peut être considéré comme un genre d'expérience psychotique. Dans un rêve, nous faisons des choses complètement folles. Nous pouvons voler dans les airs ou étrangler d'autres personnes. Normalement, au réveil, nous faisons disparaître cet univers en buvant une bonne tasse de café. Au quotidien,

«En réalité, le rêve peut être considéré comme un genre d'expérience psychotique»

nous avons développé de nombreuses stratégies pour garder les pieds dans la réalité. La personne psychotique n'arrive pas à assurer cette transition. Elle perçoit la réalité comme un rêve et se comporte en conséquence. Notre travail consiste à essayer de l'aider à retrouver le chemin du rêve vers la réalité.

Hagen: Dans les films sur le thème de la psychose, j'ai remarqué que l'on représente généralement le cheminement qui a conduit à la maladie. Cela vient probablement de notre culture qui exige des histoires fortes et dramatiques. Ce qui m'intéressait personnellement, c'était l'évolution inverse: lorsqu'il est possible de sortir de la psychose, l'illustration de cette guérison présente au moins autant de suspense et de fascination que l'histoire qui a mené à la maladie. A la fin, on ne trouvera pas un univers totalement sain, mais une nouvelle manière d'être présent dans le monde.

Dans le concept de Windhorse, le milieu dans lequel les patients séjournent est central pour la sortie de la psychose.

Chapin: Les personnes psychotiques sont extrêmement sensibles à leur environnement. Si ce dernier est malsain, il leur sera très difficile de guérir. Comment des patients peuvent-ils trouver la

paix intérieure lorsqu'on les endoctrine de tous côtés, qu'on leur explique qu'ils ne guériront jamais et qu'ils doivent se satisfaire d'une existence limitée? Naturellement, ce point de vue peut se justifier, mais un tel message n'apporte aucun espoir, aucun courage. Les patients ont besoin de signaux positifs: «Tu peux travailler à ton cerveau, tu peux guérir: à l'aide de médicaments, avec le soutien et la compréhension de tes proches et grâce à un environnement qui te convient». Ceci n'est d'ailleurs aucunement une nouvelle approche et repose sur des connaissances très anciennes.

Hagen: En réalisant le film, j'ai remarqué que, dans notre société, nous n'apprenons pas à gérer les états mentaux exceptionnels. Les accélérations mentales dont parle le film sont vécues même par des enfants. En réalité, il faudrait apprendre, dès l'école primaire, à ralentir son cerveau, à le calmer. Lorsque des enfants sont difficiles en classe, on se contente en général de leur ordonner de «se calmer». Je considère cela comme un problème culturel.

Chapin: Si l'on se base plutôt sur le domaine médical, psychiatrique, je considère également comme une sorte de problème culturel que notre formation nous prépare presque exclusivement à considérer comme pathologie ce qui ne fonctionne pas. C'est bien naturel, mais il existe aussi, en parallèle, beaucoup de belles choses saines. Le patient psychotique conserve ses aptitudes artistiques, sa sensibilité, son ouïe, son odorat.

«Trust your mind:
c'est là un message central
que nous efforçons
d'inculquer à nos patients»

Souvent, ces deux derniers sens sont même particulièrement développés. Nous formons nos thérapeutes à reconnaître ces capacités et à prendre conscience de leurs propres extrêmes. Le patient et le thérapeute se rencontrent alors à un niveau presque égal. A l'occasion, a cause de cette approche, on nous a relégués dans le clan des opposants à la psychiatrie. Mais cette attitude provient surtout de personnes qui ne connaissent pas vraiment notre travail. En réalité, c'est l'inverse. Nous sommes favorables à la psychiatrie.

Hagen: Ce qu'Eric vient de dire est également un aspect important dans le film. Il s'agit de montrer que les points communs entre la personne saine et la personne malade sont prépondérants. La personne qui établit le diagnostic n'est pas bien éloignée de celle qui le reçoit.

Cette attitude génère manifestement une grande confiance dans son interlocuteur. Le film contient quelques scènes impressionnantes, par exemple le retour de Karen sur le lieu de sa tentative de suicide ou



Eric Chapin: «les patients ont besoin de signaux positifs.»

la discussion entre Kaspar et Jakob Litschig au début du film. Car vous ne faites pas le portrait de personnalités simples.

Hagen: Dans le cas de Karen, j'ai, ou plutôt nous avons vraiment réfléchi longuement. Pouvions-nous faire cela? Avions-nous le droit de le faire?

**«La personne qui établit
le diagnostic n'est pas bien
éloignée de celle qui le reçoit»**

Plusieurs personnes m'ont dit que revenir sur les lieux d'un événement traumatique n'était possible que si la personne était accompagnée d'un psychothérapeute. Eric [NdR Chapin] a finale-

ment décidé que si Karen se pensait capable de le faire sans accompagnement thérapeutique, elle méritait cette confiance de notre part.

Chapin: «Trust your mind» – tel est le message central que nous nous efforçons d'inculquer à nos patients.

Hagen: Comme vous l'avez dit, les protagonistes du film ne sont pas des personnalités simples. Il était déterminant pour moi de trouver des personnes intéressées par mes questions et désireuses d'aller au fond des choses. Le film est le résultat d'un long processus, il y a eu des crises et des moments où tout était bloqué. La clé du succès a finalement été le fait que j'avais établi une relation personnelle avec chacune des personnes concernées. Cela a permis de créer une relation de confiance qui a servi de base à la réalisation du projet.